

# Sur la glace

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 53

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197266>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
**L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER**  
 PALUD, 24, LAUSANNE  
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :  
**BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE**

SUISSE : Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.  
 ÉTRANGER : Un an, fr. 7.20.  
 Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES  
 Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.  
 Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.  
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## La veille de l'an à Genève.

M. J. Copponnex a écrit, dans le *Journal de l'Exposition nationale suisse*, cette spirituelle description de la physionomie des rues de Genève, le soir du 31 décembre :

La joie qui se manifeste dans les rues, la veille de l'an, est très caractéristique pour la cité de Calvin ; frondeuse et bruyante, elle ne craint ni le froid, ni les gendarmes, et se promène dans la boue municipale, entre d'éphémères palais de toile où le génie et l'imagination des uns amusent la badauderie des autres.

Un fleuve humain s'écoule avec des houles et des remous, de brutales poussées et des arrêts subits, sous la neige cinglante des confettis et le paraphe allongé des serpentins. Trois jours et trois nuits, c'est un hourvari impitoyable de kermesse, orchestre infernal, énorme bouquet de symphonies à faire hurler de douleur le wagnérien le plus inébranlable : orgues à vapeur gémissant d'ineffables réminiscences, sirènes « tympanécides » criant une détresse aiguë, cloches frappées à tour de bras, sonnant clair par-dessus la foule, boniments enroulés tombant des tréteaux sur des visages béats, et, de temps à autre, la basse grondante des fauves parqués dans les ménageries ; tout cela avec un ensemble qui va d'un pianissimo intermittent à la plus épouvantable cacophonie qu'ait composée Lucifer pour la récréation artistique de ses pensionnaires.

Elle est intéressante la physionomie de cette foule. Le soir du 31 décembre, selon la tradition, tout le monde descend dans la rue faire son tour de champ de foire. L'égalité devant le besoin d'oublier un instant le fatras de l'existence, pousse dans la cohue le bourgeois et l'artisan, l'aristocrate et le gagne-petit. La pelisse du « monsieur de la ville haute » fraternise avec l'humble paletot du commissionnaire. On a posé la lourde armure des convenances pour l'uniforme de joie ; une parcelle du même bonheur luit dans les yeux de chacun, et la gaieté qui passe ensevelit la voix lointaine des regrets et des inquiétudes.

On s'attarde en famille, faisant la navette et attendant minuit, l'heure où la « Clémence » sonnera le glas de l'agonisante. Et le flot dissemblable coule en masse compacte, bat les murs de toiles aux peintures symboliques, tandis que les pitres et baladins jettent leurs promesses en pâture à la curiosité.

« Entrez, mesdames et messieurs ! venez voir les mangeurs de chair humaine, les fameux crocodiles du Nil, dans l'exercice de leurs fonctions ! »

Et la marée humaine monte, emplissant l'échoppe où deux sauriens apathiques font le mort dans leur caisse de zinc, sous la lumière jaune des lampes.

Plus loin, aux sons lamentables d'un orgue exténué, la belle Fathma exhibe l'hypertrophie de ses formes, et détaille sa biographie avec une conviction que donne seule l'éloquence de la « chair ».

A côté — les extrêmes se touchent — un couple lilliputien amuse la galerie par ses voix de fausset et ses danses de gnômes. Puis les tirs mécaniques où chacun « casse sa pipe » en passant, les massacres de morts et de vivants, et la suite obligée des phénomènes de la plus notoire authenticité ! Car le bon Dieu n'oublie jamais, à l'occasion des fêtes de l'an, de faire maître, pour le plus grand intérêt de la science, un veau à deux têtes, une vache à cinq jambes et un chat à trois pattes.

Citons encore la femme torpille, bien déchue aujourd'hui et, parmi les grandes exhibitions, la ménagerie où chaque soir une célèbre dompteuse essaie vainement de se faire manger, par ses pensionnaires, au grand regret des amateurs d'émotions violentes.

Mais les véritables rois du champ de foire, rois par leur faste, leurs paillettes, leur clinquant, ce sont les carrousels à vapeur, machines fin de siècle, inventées par les esprits tourneurs pour rendre malades les gens qui ont bien soupé. Immenses et carapaçonnés d'or, on dirait, dans la nuit, surgissant au milieu des foules, sous l'aveuglante clarté du gaz ou de l'électricité, des colonnes de lumières happant des grappes humaines qu'ils font tourbillonner comme des atomes au soleil. Et jeunes et vieux, filles et garçons, montent à l'assaut de la bête apocalyptique qui regarde de ses yeux de feu. On s'empile dans les voitures aux ruissellements de pierres précieuses et, grisés par toutes ces fanfares et tous ces rayons, on se laisse aller au vertige de la ronde accidentée qui secoue et fait rire.

Où es-tu, bon vieux carrousel de nos pères, avec tes chevaux de bois d'une fantastique anatomie, et ton mécanisme enfantin ? Disparu avec la simplicité d'alors, relégué comme une vieille toupie dans les « vogues » villageoises, où tu fais encore tourner les paysans endimanchés...

Baoum !... baoum !... Minuit, heure de Genève !... Là-haut, dans la tour pleine d'ombre, la vieille cloche familiale salue la nouvelle année. A ceux qui la comprennent, elle dit en ce moment la grande voix des jours solennels, la fuite éperdue des heures, les illusions fanées, la tristesse de ce qui fut nous et qui ne reviendra plus... Mais elle chante aussi l'éternel espoir qui mène aux destinées futures, avec le mirage réconfortant des meilleurs lendemains. Et son salut grave, dans la nuit profonde, tombe comme une prophétie sur la foule émue, qui tout à l'heure gravissait en pèlerinage les rues étroites et noires de la vieille ville, tandis que, là-bas, sur les quais rougeoynants, la bande joyeuse des indifférents continue à mener grand train.

Maintenant l'airain s'est tu. Un chœur monte sous le portique de la cathédrale, voix pures et vibrantes sous la voûte sonore. Et pendant que les antiques colonnes resplendent comme un vaste autel aux cierges de Bengale, l'âme du peuple passe dans ce chant qui parle de patrie et de devoir. Il y a là une minute inoubliable où le plus blasé sent remuer quelque chose en lui.

Dans l'ombre plus dense, on redescend la colline, encore impressionnés. Peu à peu, pareils aux phalènes que la lumière attire, on retourne au tourbillon de la fête, à travers les rues Basses, où s'allonge la double rangée des marchands forains. Là, la foule s'en va plus calme, comme l'eau du torrent après la chute ; une clarté diffuse monte des déballages en plein vent, dans une atmosphère de bazar ; les multiples transactions s'opèrent au milieu des cris des vendeurs, et l'on entend pleuvoir les gros sous et grincer les roues de la tombola.

Dans le froid plus vif, les groupes s'éclaircissent. Les premières heures du matin se sont déjà écoulées que l'on rencontre encore, dans les rues si paisibles d'ordinaire, les bandes tenaces des jeunes, qui ne désertent qu'à l'aube.

Comme il est drôle ce matin du 1<sup>er</sup> Janvier ! Ce n'est plus une ville, mais une fourmillière où les gens encombrés de paquets, aux nœuds roses et bleus, s'empressent avec des airs de grosses fourmis déménageant leurs œufs. Partout des visages fleuris respirant la joie de donner qui fait hâter le pas. Chacun jouit d'avance du bonheur qu'il apporte avec lui ; on se complait un instant dans ce rôle de providence, et s'il en est qui murmurent contre l'importunité de ces cadeaux de fin d'année, c'est qu'ils ne connaissent pas un des meilleurs plaisirs qu'il soit : faire des heureux, voir s'illuminer les yeux des humbles, entendre chanter les cœurs de ceux qui nous sont chers.

L'offrande du pauvre, comme celle du riche, est d'essence divine ; l'an n'est qu'un prétexte ; c'est pour cela que tant qu'il y aura des papas et des mamans, le matin du 1<sup>er</sup> Janvier sera un jour béni, envers et contre tous les écumeurs d'étrennes, depuis le concierge obsequieux jusqu'au balayeur déjà gris.

## Sur la glace.

Depuis plusieurs jours déjà, l'étang de Romanel et le lac de Sauvabelin font appel aux joyeux patineurs. Aussi voyons-nous chaque jour nombre de jeunes garçons et de jeunes filles, les patins en sautoir, aller prendre leurs ébats. Quelques-uns sont douillettement emmitouffés, d'autres n'ont pris aucune précaution contre la froidure : à peine un petit pardessus. On a le sang chaud à 18 ou 20 ans. Le nez, les yeux, les doigts rougis par les frimas, on les voit quand même s'élever avec bonheur sur la plage glissante, décrire de capricieux méandres, de grandes spirales ou esquiver des initiales qui leur sont chères.

Et comme ils se montrent aimables, complaisants auprès des jolies débutantes, comme ils s'empressent de les conduire par la main pour leur donner plus d'assurance et leur éviter des chutes souvent bien dures ! C'est ainsi que la glace réchauffe les cœurs, qu'elle les rapproche et ébauche les mariages.

On regarde généralement le patinage sur la glace comme originaire de Hollande, nous dit

la *Science illustrée*; et il remonte aux époques les plus reculées, car on a retrouvé, dans le sol d'un des villages frisons, une paire de patins en os si anciens qu'ils paraissent pétrifiés. L'exercice du patin, qui n'est dans nos climats qu'un amusement, est une nécessité chez les peuples du Nord. En Hollande, en Suède, en Norvège, c'est avec des patins que les paysans voyagent pendant l'hiver. Il y a même des corps spéciaux de patineurs dans l'armée suédoise.

Toutefois, même dans ces pays, patiner est considéré comme un plaisir, témoin le joli chant populaire de Charles de Coster, dont voici la traduction de quelques strophes :

Le ciel est bleu, le givre scintille, brillant comme le diamant aux pointes des herbes brûlées par le froid. L'eau perdue est devenue un plancher de cristal. Glissez, glissez, patins, sur la glace qui crie !

Prince Hiver, endormeur de la nature, bienfaisant ou cruel, nous ne te craignons pas. Bise du nord qui tues les faibles, nous nous rions de toi. Glissez, glissez, patins, sur la glace qui crie !

Les poissons ont chaud sous le plancher blanc de neige. Nous avons chaud, nous, dessus. Regarde, prince Hiver, regarde fler comme le vent, couple par couple, les paysans au teint brun et leurs compagnes aux joues rouges. Glissez, glissez, patins, sur la glace qui crie !

Voici les gracieux traîneaux des riches; ils vont comme le vent, agitant les plumes des coiffures des belles dames. Un cheval fringant les conduit; un élégant cavalier, se tenant derrière, n'a qu'à presser du pied sur un ressort pour aller à droite, à gauche, où il veut. Glissez, glissez, patins, sur la glace qui crie !

Pour te narguer, ô prince Hiver, il y a là des baraques où l'on fait du feu sur la glace, des baraques où l'on cuit sous ton nez bleu, du chocolat au lait, auquel, tout grelottant, tu ne toucheras pas; où l'on vend du pain et des saucisses, des liqueurs, dont tu ne goûteras point. Glissez, glissez, patins, sur la glace qui crie !

Tiens, regarde sur le canal ces deux patineurs, un jeune homme et une jeune fille qui volent comme le vent: c'est la charmante Dixboorn, celle qui sera maîtresse de la ferme des Poules-Blanches. Est-elle assez fraîche, assez rose? Elle rit en montrant ses dents, et ses patins courent sur le plancher de cristal. Elle est plus belle que ta femme, ô prince Hiver! Glissez, glissez, patins, sur la glace qui crie !

On a cherché à prolonger le plaisir du patinage en toutes saisons, en substituant aux patins par glissement, les patins par roulement. On a appliqué à ces derniers des roues d'un diamètre variant entre 10 et 20 centimètres, élastiques et garnies de bandages élastiques ou pneumatiques.

De là est né tout un sport nouveau, fort à la mode à l'étranger, et qui entraîne une dépense beaucoup inférieure à celle qu'exige l'acquisition d'une bicyclette. Ce genre de sport est déjà pratiqué à Lausanne par divers amateurs. Ces patins se fabriquent d'ailleurs au Cycle-Hall de M. Despland, qui a en outre une concession pour utiliser la grande salle de Tivoli comme vélodrome.

**Cyrano-de-Bergerac.** — On a fêté l'autre jour la 300<sup>e</sup> représentation de *Cyrano*, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris. *Cyrano* a été joué 300 fois en province. En Amérique, il dépasse déjà 100 représentations, et on l'y jouera certainement 500 ou 1000 fois. — En librairie, *Cyrano* a atteint 150,000 exemplaires. Ce qui représente un peu plus du double des plus grands succès connus. — La pièce a été jouée cent fois à Londres, avec un succès incomparable, et jusqu'où ira-t-elle? On ne sait vraiment.

**Roux, bruns et blonds.** — Avez-vous remarqué, dit la chronique scientifique de la

*Bibliothèque universelle*, que les personnes rousses sont moins sujettes à la calvitie que les autres? Un médecin anglais déclare qu'il en est bien ainsi. Ce n'est pas que les roux s'adonnent moins que les autres à l'étude... ou au plaisir, — car les deux occupations sont réputées faire tomber le poil crânien, — mais c'est que leurs cheveux plus gros tiennent plus fort. Avec 30,000 cheveux, on a largement de quoi couvrir la tête d'un roux. Mais ce chiffre ne suffirait absolument pas à un brun ou à un blond. Un brun a besoin de 105,000 cheveux au moins pour vêtir son crâne; ils sont déjà plus fins que ceux du roux. Mais avec les 30,000 du roux un blond serait tout nu, ce chiffre serait absolument insuffisant; il paraîtrait chauve. Les cheveux blonds sont beaucoup plus fins; il en faut de 140 à 160,000 pour faire honnête figure dans le monde. Le blond a donc cinq fois plus de cheveux que le roux, en moyenne; et c'est peut-être là ce qui rend ce dernier si irascible... Car il a la réputation d'être tel.

#### L'an noinante-houit.

Tsi no, lo dzo de Syvestre, quand s'ein vint la miné, on sè rapertès quasu tré ti vai la pinta de coumouna et quand lé cliôtsés ont bôtisè dé senâ, noûtra société de chant einmourzè cliia que sè dit :

Sur nos monts, quand le soleil  
Annonce un brillant réveil, et.

Adon, quand l'ont tsantâ ti lè versets de cé bio chaumo, on sè totsè la man ein sè la soiteint bouna, pu on eintèr à la pinta baire on verro avoué lè z'amis et bin soveint on l'âi restè tantqui' à l'hâorè d'ariâ.

Hoai, on va don fèrè dinse po fètâ lo bounan et eintèrrâ noinante-houit qu'arâ passâ l'arme à gautse.

Tot parâi, coumeint cliiâo z'annaîs s'ein vont rudo! Mè seimbllo que n'est què l'auto dzo que n'ein fètâ lo centenéro et no revouai-que mè à mè dè janviè! Te possibllio!

Pourtant, quien miquemaque l'âi a zu on pou pertot tandi cliiâo doze derrâi mâi! Se l'âi a z'u, coumeint dévânt, dâi maisons qu'on bourlâ, dâi navioûs qu'ont colâ à fond, dâi larro que sè sont fé eimpougni et dâi bracaillons qu'on a fourrâ à l'ombre, ia prâo zu assebin dé rebouille ménâdzo pè lo mondo.

Vo z'è dza contâ, ia caquiès teimps, cein que l'étâi què cliia guerra de Tiubâ.

Ma fâi, lè pouro z'Espagnolets ont reçu 'na vouistaie âo tot fin et quanbin lo pape, qu'est lo parrain dâo petit Foncet, avâi fé derè dâi priyirès po que l'aussont lo dessus, l'ont zu ti lâo navioûs colâ à fond pè lè z'Américains et Tiubâ et on part d'auto ilots subhastâ. L'est Christophe à Colomb que lâo farâi lo poeing se poivè reveni pè châotrè! Ora, que cliiâo pouro z'Espagnolets sè sont lâissi accrotsi la Havane, ne poront perein foumâ de cliiâo bounès cigares lè per lé et saront d'obedzi dè sè conteintâ de Grièchebaque, coumeint no z'auto. Tant pis por leu!

Ein France, sè trevougnot adé rappo à cé certain Dreyfus qu'a soi-disant veindu à l'Allemagne dâi papai dâo départèment militéro et cein baillè on grabudzo dâo dianstro per lè; lè papai ein sont tot nai et âo Grand Conset sè tsermaillont que dâi sorciers: lè z'ons, que tignont lo parti de Dreyfus, dient que l'est 'na brâva dzein et que l'ont mau dzudzi; dâi z'auto dient que cé gaillâ est on chenapan et que l'ariont du fuselli du grantein.

Ein on part de senannès l'on tsandzi quatre iadzo lo Conseiller d'Etat qu'étâi âo Départèment militéro et cé que lài est ora est adé su lo balan; por mé, ne crayo papi que cé Dreyfus sèyè coupabllio, mâ, ye fâré petou coffrâ cé certain Ratadzy, qu'est mécllia dein cé com-

merço, kâ cé gaillâ n'est què 'na rouâ et se n'avâi pa zu poaire d'être éincliou, n'arâi pas fottu lo camp pè Londres. « Qui n'a ran fè n'a rein poaire, » desâi lo savoyâ.

Guelioumo est adé lo mimo et l'a bin fè dévezâ de li stâo mâi passâ. L'est zu roudâ avoué sa fenna pè la Palestine io vâo fèrè bâti on mothi po que lè Chouabes et lè Bâdiches que sont per lè pouessant allâ âo prèdzo la demèindze. L'a on pou grulâ dein sè tsaussès ein alleint per lè, kâ paret què cliiâo z'anarchistes se le veillivont po lo fèrè châotâ avoué de la dynamita et sa fenna assebin; mâ n'ont pas z'u méche.

Quand l'est z'u per lè, l'a étâ derè bondzo âo surtan que l'avâi invitâ po medzi la soupa. L'on fè chemolitse lè dou, sè sont remolâ coumeint dâi dzouvenès mariâ et quand Guelioumo a vollu sè couilli, lo surtan lâo z'a bailli dè bounan, à li et à sa fenna, on moué dè galès bibis tot ein or. L'est lè z'allemand qu'ont étâ conteints.

Bismarque a veri lo dou âo pan sti an; ne sè pas se l'avâi adé sè trai quiettès quand l'est moo. C'étâi dein ti lè cas on gaillâ d'attaque et qu'a lâissi groûs dè bin, kâ sè valets n'ont papi demândâ bènèfice d'inventéro.

La petite reina de Hollande va sè mariâ âo mâi de Févrâ avoué on Allemand. Paret que l'est 'na galèza lurena que ti cliiâo prinçolets reluquâvont du grantein, kâ cein fâ on bon parti et quand bin n'a jamé étâ dansi dein on abahy, lè chalands n'ont pas manquâ. Compto que vont fèrè 'na balla noce!

Lè z'Anglais ont montrâ lè deints à Français et ont risquâ dè s'eimpougni, rappo à dâo terrain que l'ont ein indèvi pè Fachoda, mâ cein n'a rein bailli, Dieu sai bèni.

L'eimpereu de Russie a demândâ à totès lè nations de l'Uropa se vollivont mettre bas lè z'armès. L'ont di de què oî et caquiès dzo après, ein Allemagne, ein Autriche, ein Italie et pertot, demândont dâi crédits po renforçâ lâo bataillons et fèrè dâi mitrailleuses, n'est-te pas dâi manairès de fou cein? Quant à no, n'ein tot désarmâ que désarmâ; pas petou lo Conset fédérât à zu reçu la lettra de Nicolas de Russie, l'a fè rebailli la boaita dè cartouches qu'on lâissivè ài sordats. N'ein ont pas fé atant lè z'auto!

Po cein qu'ein est de la Suisse et dâo canton de Vaud, lo vo deri on outro deçando.

#### Par-ci par-là.

Une bonne vieille paysanne allait faire quelques confidences au pasteur de sa paroisse et lui demander un conseil. Le pasteur, qui avait près de lui une bouteille de 1834, qu'il venait de déguster avec un ami, en offrit un verre à la pauvre femme.

— Marianne, lui dit-il, voilà ce que j'ai de meilleur, buvez-en un verre, cela vous fera du bien.

— Vous êtes bien bon, monsieur le ministre, dit-elle en buvant une gorgée.

— Eh bien, comment le trouvez-vous?

— Taisez-vous, mossieu, quand je bois ça, il me semble que je me marie!

On nous écrit de Palézieux :

Voici un trait de mœurs assez curieux, qui trouvera peut-être sa place dans le *Conteur Vaudois* :

Il y a une quarantaine d'années, nos voisins fribourgeois du district de la Glane se donnaient rendez-vous à Oron, pour liquider à coups de poing les questions qui les divisaient, échappant ainsi aux regards de leurs bourgeois et de la police locale. Et il n'y a pas si longtemps que ces scènes brutales ont disparu. La police y a du reste mis bon ordre.

Il y a quelques années cependant, le cas se présenta de nouveau, le soir de la foire d'Oron,